

Brèves littéraires

Brèves

L'événement

Bruno Vallée

Numéro 78, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vallée, B. (2009). L'événement. *Brèves littéraires*, (78), 75–79.

Je marchais, un peu au hasard, dans un quartier populaire de la Basse-Ville. Un quartier où personne ne me connaît. Au bout d'une rue étroite, donnant sur un boulevard achalandé, je suis arrivé devant une église. Un bel édifice de briques ocre, aux lignes élégantes, sans doute construit il y a plus de cent ans. Sur la façade, la lumière déclinante de cet après-midi de novembre faisait le plus bel effet. J'aime les églises, car elles sont autant de survivances encombrantes de ce passé catholique qu'on se plaît aujourd'hui à dénigrer.

Les portes du temple n'étaient pas verrouillées. Je suis entré. On allait célébrer la messe. Dans la nef, on entendait à peine le bruit du dehors, le vacarme de la circulation, le déchaînement agressif de « l'heure de pointe ». Ce bruit proprement infernal dont on se sentait, entre ces murs, protégé. Il y avait là tout au plus vingt personnes. Des vieux, des simples d'esprit, des chômeurs. Des habitués, sans doute, dont certains m'observaient avec curiosité. Comme si j'avais été, pour eux, l'antithèse du prochain : le lointain. L'étranger, l'intrus d'autant plus inquiétant qu'il semble, à première vue, familier. Dans un coin, un pauvre dérangé marmonnait des prières. Il reprenait brièvement son souffle, avant de replonger dans l'abîme de ses dévotions. Au bout de deux ou trois minutes, on n'y prêtait plus attention. Enfin, on pourrait difficilement imaginer une assistance plus modeste. Il suffisait d'observer ces individus pour comprendre qu'ils n'ont aucun pouvoir, aucun prestige social, aucune influence. Et qu'ils n'ont pas davantage ce qu'on pourrait appeler des idées. Voilà pourquoi, sans doute, ils m'inspiraient une telle bienveillance ! Car j'ai aussitôt compris que j'étais moins éloigné des cathos – comme disent avec mépris les trublions qui se targuent de penser librement – que de la plupart de mes contemporains soi-disant lucides et informés. Beaucoup moins. Car je ne me reconnais

pas dans la petite bourgeoisie libertaire, cette classe culturelle qui remplit l'univers de son pénible bavardage.

Lecteur de Sade et de Nietzsche, atome d'indifférence aux idéaux collectifs, je me retrouvais donc dans une église. Et loin d'en être embarrassé, j'éprouvais, bien au contraire, l'étrange satisfaction du fautif, du catholique errant. En fait, rien n'est plus théologique, sans doute, que le vice conscient de son indignité, que la négation cachée sous un vernis de piété. Tandis que ces considérations traversaient mon esprit, la messe avait commencé à creuser l'instant. J'étais maintenant fasciné par l'immuable rituel. Soudain, je me suis même surpris à chanter, retrouvant au fond de ma mémoire des hymnes appris dans l'enfance, et que j'avais cru oubliés. Je pensais à toutes les cérémonies qui s'étaient tenues en ces lieux, baptêmes, premières communions, mariages, funérailles. Et je comprenais, dans une sorte de vertige, quelle formidable intensité historique pouvait encore se manifester là, en dépit du fait qu'elle ne cesse de s'amoindrir.

Je me tenais là, humble parmi les humbles. Au milieu de ces fidèles anonymes qui célèbrent ainsi, chaque après-midi, le fabuleux néant logé dans une hostie, le mystère activé par la grâce improbable d'un discours répandu sans discontinuer depuis vingt siècles. Je célébrais avec eux ce que j'appellerais le grand événement. La vacuité parlante. La manifestation du Verbe, en somme. Ce nom n'a rien de gratuit. Dieu n'existe pas, cela va de soi. Du moins, il n'existe pas au sens bêtement positif du terme. Mais il existe mieux, sans doute, que tout ce qui passionne aujourd'hui les humanoïdes. Parce qu'il est sitôt qu'on l'invoque, tout simplement. Sans qu'on y prenne garde, ce vide incommensurable fait du temps, plus que n'importe quelle abstraction.

J'attendais l'homélie, l'heure où le célébrant prononce un bref discours, inspiré par les lectures de la journée. L'instant où il doit, en somme, apporter sa contribution à l'infini commentaire des textes sacrés... Des textes dont la grandeur a cessé d'être pensée. Qui donc, aujourd'hui,

pourrait encore se définir comme un célébrant ? Certainement pas les clowns lamentables qui s'agitent dans les festivités officielles. Ce sont des fâcheux, rien de plus. J'ai soudainement réalisé que la poésie, la vraie, se manifeste là, dans le souffle hésitant d'un vieux curé qui répète le même rituel chaque jour depuis une éternité. Car le curé était, comme il se doit, un homme aux cheveux blancs. Un excellent comédien, aussi : concentré, très sérieux, appliqué, sur une scène où rien n'est laissé au hasard, et surtout pas le costume. J'observais cet archonte. J'écoutais sa voix chevrotante. Combien de sermons pouvait-il bien avoir préparés au cours de son existence ? Des milliers, sans doute... Les sermons sont navrants dans la bouche d'un politicien. Mais le souffle d'un bon prédicateur leur donne un tout autre essor. Difficile de ne pas songer au grand Bossuet. Soudain, j'étais aussi frappé de redécouvrir combien l'Évangile, au fond, n'est pas sentimental. Voilà un roman qui s'écrit dans le plus grand secret.

Mais ce discours n'atteindrait pas une telle hauteur sans l'art qui l'accueille. L'artisanat, au sens noble du terme. Les boiseries, les dorures, les statues, les vitraux. Magnifiques, les vitraux. L'autel, évidemment. Et le chapiteau, splendide, au-dessus. J'admiraï les fresques peintes au plafond. La voûte. À rebours des fantasmes de dépouillement tellement chers aux belles âmes. Toute cette magnificence, cette ostentation aussi belle qu'inutile les choque profondément. Et qu'est-ce que ça doit être au Vatican ? Des trésors à n'en plus finir ! Inimaginable ! Je sais, il aurait mieux valu utiliser une telle richesse pour aider les démunis. Je connais déjà tous les truismes bien-pensants. Le spectacle mondialisé me les inflige, chaque jour, par la voix de ses vedettes engagées. Mais rien n'est moins littéraire, au vrai sens du mot, que la morale citoyenne. Tandis qu'à la messe, oui, à la messe, j'ai l'impression de retrouver le fil de la littérature, là où on ne l'attend pas. Là où il n'y a aucune obscénité, aucune vulgarité, aucune intention subversive. Dans l'apparente banalité d'une église catholique.

Ce jour-là, le curé était assisté d'un jeune homme à la voix fluette. Un candidat à la prêtrise ? Mon mauvais génie me laissait croire que ce jeune homme était probablement homosexuel. Et je m'imaginai assez méchant, un peu comme Maldoror, pour insulter ce futur vicaire, pour l'inciter au crime, à la débauche et, finalement, lui faire renier publiquement sa foi. Mais en ces temps où un jeune prêtre semble plus authentiquement marginal qu'un punk crétinisant, où l'Église a perdu tout pouvoir et n'attire désormais qu'un nombre restreint de fidèles, cela ne présente aucun intérêt. Ce n'est pas un séminariste qu'on souhaiterait aujourd'hui humilier, mais tous ceux qui se réclament de la subversion encouragée. Et dont les prétentions de scandaliser paraissent tellement usées qu'elles n'inspirent plus que le mépris.

La messe tirait à sa fin. Je venais d'assister, non sans trouble, à la communion. Et à l'instant de recueillement qui la suit. En sortant, j'ai même tenu la porte de l'église pour un vieil homme, qui m'en a remercié. Après avoir quitté le temple, je me suis promené seul, les mains dans les poches. Au milieu de nulle part, sans but précis : terrains vagues et rues désertes. Comme un flâneur. Ou un espion désœuvré. Oui, un agent oublié chez d'anciens ennemis, et à qui on ne songerait plus à confier la moindre mission, aussi insignifiante, aussi inutile soit-elle. J'éprouvais une curieuse, très curieuse exaltation.

Je suis un heureux cynique, un individu plutôt désinvolte, voire égoïste, et parfaitement désabusé. Un vrai pécheur, quoi. Loin de moi les espérances humanistes, ou les émois du théâtre engagé. Et pourtant, y aurait-il en moi une petite foi qui vacille ? Une ombre de résistance au nihilisme ? Rien n'est impossible. Au fond, l'industrie culturelle ne fait plus que recycler des concepts avariés. La transgression a fait son petit cinéma, sur fond de morbidité. L'autorité tourne au cirque, à la pitrerie. Les lumières progressistes ? N'en parlons pas, quelle fadeur, quel ennui ! Mais la messe tient encore le coup, semble-t-il. Avec le prêtre, qui dit souvent des choses qui dépassent infiniment la misérable condition humaine : « Tout honneur et toute gloire, pour les siècles des

siècles... » Les siècles des siècles. L'histoire du monde, en somme, dans toute sa splendeur. Cet immense récit dont les violentes contradictions et l'immoralité révoltent les idéalistes, les poètes sentimentaux, les tribuns du salut public...

Priez pour eux. Ils en ont grand besoin.